

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 121 (1976)
Heft: 9

Artikel: La Finlande et la guerre
Autor: Aubert, Edmond
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344041>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Finlande et la guerre

par le capitaine Edmond Aubert

Les exemples vécus ont une force que n'ont pas les suppositions; ce qui s'est passé réellement a plus de poids que les hypothèses abstraites sur ce qui pourrait se passer. Et pourtant l'histoire, fleuron de la culture en d'autres époques, est aujourd'hui de plus en plus négligée; les autorités scolaires elles-mêmes se mettent à la remorque d'une tendance qui préfère les jeux d'idées à la connaissance concrète des hommes et des faits.

Par exemple, une connaissance sérieuse et réfléchie du passé récent permettrait d'éviter bien des illusions, et, partant, bien des affrontements. On y verrait notamment à quel point les intentions généreuses de certains pacifistes ont pu favoriser pour leur pays les pires malheurs. Et comment, inversement, le réalisme lucide de certains hommes d'Etat ou de certains peuples a permis, grâce à quelques sacrifices mineurs, d'éviter de grandes catastrophes. On y verrait aussi que la guerre moderne n'enlève pas aux petites nations leurs chances d'indépendance et de survie si elles sont décidées à les défendre. A ce propos, l'exemple trop mal connu de la Finlande présente une brochette de leçons dont chacune, prise isolément, justifierait à elle seule une étude. Nous tenterons modestement de dégager ici quelques-unes de ces leçons, en nous concentrant avant tout sur les conditions dans lesquelles la Finlande a abordé la guerre; nous ne verrons que quelques aspects des combats proprement dits.

I

Les gens de ma génération conservent le souvenir inoubliable de l'été et de l'automne 1939, même s'ils n'étaient alors qu'adolescents, voire enfants. La consternation générale au moment où éclatait comme une bombe la nouvelle d'un pacte de non-agression germano-soviétique; la conviction que, cette fois, la guerre était inévitable. La mobilisation des « couverture-frontières » abrégeant ou prolongeant nos vacances; notre excitation de gamins inconscients qui jurait étrangement avec la gravité de nos aînés. Enfin, la seconde guerre mondiale qui commençait, la

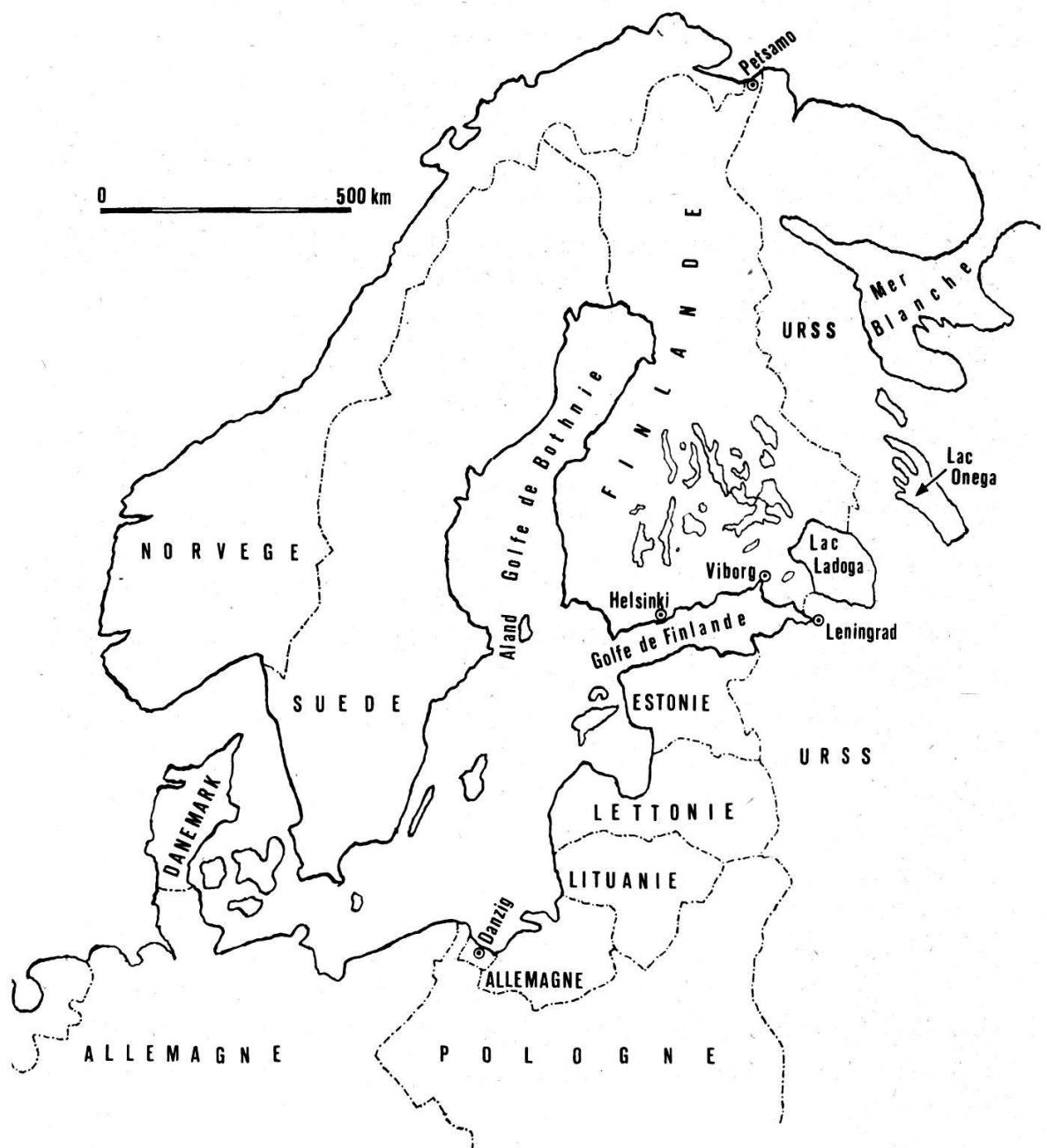
foudroyante offensive allemande à l'Est, l'espoir insensé d'une Marne polonaise, et, au lieu de cela, le coup de poignard soviétique mettant fin aux dernières illusions.

Et, tandis que s'installait et se prolongeait à l'ouest la « drôle de guerre », l'URSS ne perdait pas son temps. De la fin septembre à la mi-octobre 1939, chaque semaine voyait un nouveau « traité d'assistance mutuelle » conclu entre un des Etats baltes et son puissant voisin. En fait d'assistance mutuelle, il s'agissait, bien sûr, de l'assistance que le chevreuil accorde au loup pour lui permettre de le manger plus facilement, et celle que le loup accorde au chevreuil en l'absorbant progressivement. Successivement l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie devraient céder oh! juste quelques bases et quelques aérodromes aux Russes. Et, comme par hasard, chaque installation de forces soviétiques allait être suivie d'autres occupations non prévues dans les traités, et d'autres encore, jusqu'à l'occupation totale en juin 1940, et l'annexion à l'URSS le mois suivant.

Dès les premiers jours d'octobre 1939, on apprenait que l'URSS avait invité la Finlande à des négociations qui devaient se faire à Moscou. On devait connaître par la suite le détail de ces négociations; mais ce qu'on sut tout à la fin du mois de novembre, c'est que les Finlandais n'avaient pas cédé à la pression des Russes, que les Russes attaquaient la Finlande et que la Finlande se défendait. Je me rappelle encore le sentiment dominant à ce moment: « Ces Finlandais sont fous » entendait-on dire sur un ton boitant entre l'effroi et l'admiration. Pays moins peuplé encore que la Suisse, on savait qu'il était seul et ne pouvait compter pratiquement que sur lui-même dans sa lutte contre son puissant voisin.

Bien sûr, nous avions appris à l'école qu'aux Thermopyles, 300 Spartiates avaient arrêté une armée perse innombrable et qu'à Naefels 500 Glaronnais avaient culbuté 6000 Autrichiens. Mais nous étions en 1939, à l'époque de l'avion, du char et de l'artillerie lourde, et nous pensions que l'homme allait compter de moins en moins face à l'engin, que la trop grande infériorité du nombre et du matériel ne pouvait plus être compensée.

Or, les journaux ne tardèrent pas à nous apprendre les incroyables victoires des troupes finlandaises, l'écrasement de divisions russes entières. Sans doute, le faible allait-il à la longue s'épuiser, sa principale ligne de défense allait-elle être dangereusement entamée et, au bout de trois mois, demander la paix devenait inévitable. Mais l'essentiel était



Situation politique autour de la Baltique en 1939

sauvé, même si la Finlande était contrainte à l'abandon cruel d'environ 10% de son territoire et si elle devrait accueillir 400 000 réfugiés, plus d'un réfugié pour 10 habitants.

Commencée le 30 novembre 1939, ce que les Finlandais ont nommé la « Guerre d'hiver » prenait fin le 13 mars 1940. Le lendemain, le vieux maréchal Mannerheim s'adressait à ses soldats dans un style qui nous semble suranné et qui pourtant n'a pas cessé de nous émouvoir.

Voici le début de cet ordre du jour:

« Soldats de la glorieuse armée de Finlande! La paix a été conclue entre notre pays et la Russie soviétique: une dure paix qui livre aux Soviets presque tous les champs de bataille sur lesquels vous avez versé votre sang pour tout ce que nous estimons cher et sacré.

Vous ne vouliez pas la guerre; vous aimiez la paix, le travail et le progrès; mais la lutte vous fut imposée. Vous y avez accompli des prodiges qui brilleront pendant des siècles dans nos annales. Plus de quinze mille des vôtres ne reverront pas leur foyer, et combien ont perdu à jamais leur capacité de travail. Mais vous avez aussi porté de rudes coups, et si quelque deux cent mille de vos ennemis gisent maintenant sous la neige gelée ou fixent sur notre ciel étoilé leur regard vitreux, ce n'est pas votre faute. Vous ne les haïssiez pas, vous ne leur vouliez aucun mal, vous avez suivi la dure loi de la guerre: tuer ou être tué.

Soldats! J'ai combattu sur maints champs de bataille, mais je n'ai pas vu vos égaux comme guerriers. Je suis fier de vous comme si vous étiez mes fils... »

Et le maréchal Mannerheim terminait ainsi:

« Nous avons la fière conscience d'avoir une mission historique que nous continuons à accomplir, pour protéger la civilisation occidentale qui est notre patrimoine depuis des siècles; mais nous savons aussi que nous avons payé jusqu'au dernier centime notre dette à l'Occident. »

La Guerre d'hiver n'était pas encore terminée qu'un tas de gens cherchaient des explications à une résistance si incroyable et si efficace. Résistance d'autant plus étonnante que la Finlande ne reçut d'autrui que des aides fort marginales, sinon dérisoires. Comme l'a écrit le pasteur en Scandinavie Jean-Georges-Henri Hoffmann, « le monde entier entoura la Finlande de ses vœux, mais la laissa seule ».

Une première explication fut que les Russes, surpris par l'indocilité des Finlandais, n'avaient à leur disposition que des troupes de troisième ou quatrième ordre, aux effectifs et aux moyens matériels insuffisants. La rigueur de l'hiver faisait le reste.

On imagine sans peine qui pouvait avoir intérêt à présenter une telle version des événements, version qui, aujourd’hui encore, reste largement admise par beaucoup de gens.

Seulement voilà, la guerre devait reprendre en 1941 et durer jusqu’en 1944. Cette fois, on allait se battre aussi en été. Mais alors, disent les mêmes gens, le front finlandais était un front secondaire et le gros des effectifs soviétiques avaient assez à faire à lutter contre l’armée nazie. Nous verrons tout à l’heure que, là aussi, l’interprétation généralement répandue des événements de Finlande doit être assez sérieusement nuancée.

Une autre croyance, sinon contraire, du moins complémentaire, est que les Finlandais vivaient depuis 20 ans dans l’obsession d’une attaque soviétique et qu’ils se maintenaient au degré suprême de préparation militaire que peut atteindre un petit pays. De plus, comme en Suisse chaque enfant naît soldat, en Finlande chaque enfant naissait athlète, frugal, discipliné et dévoué au bien public. La rhétorique admirative des journaux et des discours aidant, le peuple finlandais n’était plus qu’un cœur et qu’une âme dans sa lutte héroïque contre l’agresseur.

Et comme il est bon de montrer que le culte des valeurs spirituelles est payant, on ne manquait pas d’insister sur l’incomparable niveau de culture comme sur l’universelle piété des Finlandais. C’est à peine si chaque Finlandais ne devenait pas un saint doublé d’un lion.

J’avoue avoir vécu de longues années avec des idées pas très éloignées de celles dont je fais ici — à peine — la caricature. Et ma surprise fut grande quand, jeune lieutenant, j’entendis un jour un officier finlandais me dire : « C’est extraordinaire, cette possibilité que vous avez en Suisse de laisser son arme à chaque soldat. En Finlande, nous n’oserions jamais. »

Ce n’est pas ici le lieu de tenter une étude sociologique ou morale sur les Finlandais. Disons simplement qu’à l’époque, le niveau moyen d’instruction, de développement du sport et d’aptitudes physiques semblait particulièrement élevé. La prépondérance campagnarde expliquait les qualités de solidité et d’opiniâtreté que bien des observateurs se sont plu à reconnaître. Mais un système nerveux humain a peine à supporter la rudesse du climat, les interminables nuits de l’hiver qui en été deviennent trop courtes, voire inexistantes. Comme en Scandinavie voisine, la proportion des dépressions et des suicides était particulièrement élevée. Peut-

être aussi y était-on plus enclin qu'ailleurs à certaines formes de violence, de superstition ou d'intempérance¹. Quoi qu'il en soit, l'observation directe comme la lecture des auteurs finlandais les plus réalistes² ne permettent pas de penser que les Finlandais étaient fabriqués avec une autre pâte que le reste des humains, et ce n'est nullement les déprécier que de ne pas en faire des surhommes. Cela ne rend que plus remarquable l'action de ceux qui sont parvenus à sauver leur pays dans des conditions fort difficiles, et qui, selon la formule du maréchal Mannerheim, « ont souvent rendu possible l'impossible ».

Nous nous arrêterons en revanche sur les conditions politiques et militaires dans lesquelles la Finlande a abordé la terrible épreuve de 1939, car elles sont particulièrement riches en enseignements.

Les conditions politiques d'abord. Si la Finlande bénéficiait de longues et belles traditions nationales, elle n'avait pas connu en revanche l'indépendance jusqu'en 1917. Suédoise jusqu'au début du XIX^e siècle, elle avait été conquise à ce moment par les Russes qui, durant le siècle que dura leur domination, la traitèrent de façon assez diverse selon les fluctuations de la politique et parfois de l'humeur des tsars. Constituant en principe un grand duché ayant ses institutions propres, la Finlande n'en subit pas moins durement, à certaines moments, la volonté de russification manifestée toujours davantage à Saint-Pétersbourg. Et quand sonnera l'heure de la liberté nationale, la Finlande se révélera l'Etat fragile et déchiré qu'est fréquemment un pays nouvellement promu à la souveraineté.

La jeune indépendance finlandaise commença par une cruelle guerre civile. D'un côté, les « blancs » qui constituèrent en hâte des gardes civiques et qui finiront par l'emporter, sous la direction du général Mannerheim, un Finlandais qui avait derrière lui une carrière de trente ans dans l'armée tsariste. De l'autre, les gardes rouges, appuyés sur les principaux centres urbains et sur une part importante de la population. Guerre civile qui s'internationalisa d'emblée puisque les Russes soutenaient les rouges et les Allemands soutenaient les blancs. On imagine sans peine les blessures laissées par une telle lutte.

Mais la Finlande n'était pas au bout de ses crises intérieures. L'attitude envers les vaincus de la veille divisa profondément les vainqueurs

¹ Voir notamment Contre-amiral PELTIER, *La Finlande dans la tourmente*, p. 100.

² Voir notamment *Soldats inconnus*, de Väinö LINNA, récit sur lequel nous reviendrons.

eux-mêmes : d'un côté, les durs portés aux représailles et aux règlements de comptes, de l'autre, les libéraux enclins à la mansuétude et au respect scrupuleux des libertés constitutionnelles.

Assez vite, ce fut cette seconde tendance qui l'emporta, avec, il est vrai, d'assez sérieuses nuances. Sans doute le parti communiste fut-il interdit, mais les dirigeants des années 1920 et suivantes eurent la sagesse de comprendre que le plus urgent était de combler les fossés et non de les maintenir ou de les élargir. Des mesures généreuses et générales d'amnistie furent doublées de mesures sociales souvent très audacieuses. Le premier président de la République finlandaise, le libéral Staahlberg, fut l'un des principaux inspirateurs de cette politique.

Officiellement interdits, les communistes allaient reparaître sous une autre étiquette et obtenir 13,5 % des suffrages. Ce qui est plus grave, ils allaient parvenir à noyauter momentanément et partiellement le puissant parti socialiste dont les militants, d'ailleurs, avaient en général pris part à la guerre civile du côté rouge. Le maintien de l'ancienne garde civique (blanche) comme une institution officielle et comme une seconde force militaire parallèle à l'armée proprement dite suscitait aussi de nombreuses critiques. Cependant, petit à petit, la politique d'apaisement voulue par les partis de la majorité porta ses fruits en ce sens que le parti socialiste devint de plus en plus résolument un parti national.

Mais une nouvelle crise, qui aurait pu dégénérer en une nouvelle guerre civile, éclata en 1929 et 1930. Elle fut provoquée par les difficultés économiques de l'époque, par les mesquineries partisanes au Parlement, par un regain de l'agitation communiste, mais aussi par une certaine catégorie de patriotes que l'on trouve à toutes les époques et dans tous les pays, qui ont les meilleures intentions du monde, mais n'arrivent pas à comprendre que le vrai patriotisme consiste à renforcer l'union de tous et non à exaspérer les oppositions, à jeter l'anathème à tous les azimuts et à transformer en parias ceux dont les sentiments nationaux sont plus hésitants que les leurs. On commença par administrer de solides corrections à des jeunes gens trop à gauche, on continua par la chasse aux sorcières, par une agitation dans tout le pays, par une marche paysanne sur Helsinki, on finit par des enlèvements comme celui de l'ancien président de la République Staahlberg, accusé d'avoir, par sa politique d'apaisement, favorisé la diffusion du communisme !

L'autorité réussit à réprimer sans effusion de sang cette menaçante

agitation patriotique, mais elle renforça en même temps les interdictions frappant l'extrême gauche. L'activité communiste ne fut plus que souterraine. Or, la preuve que cette interdiction n'apporta aucune solution en profondeur, c'est qu'à la fin de la seconde guerre mondiale, quand le parti communiste fut à nouveau autorisé, un Finlandais sur quatre vota pour l'extrême gauche¹.

Rien de plus instructif que de songer à ce qu'avaient été, à ce qu'étaient encore les divisions des Finlandais en 1939 quand on observe le comportement (finalemment exemplaire) de ce peuple au moment de l'agression soviétique. On y trouve confirmé ce qu'on a pu constater dans d'autres pays lors de circonstances comparables. Au moment d'une attaque étrangère, la grande masse des gens ne réagissent pas selon ce que leur étiquette politique pourrait faire craindre, mais comme membres d'une communauté menacée ou violée. En dehors d'une poignée de fanatiques, les abandons ou les trahisons sont beaucoup plus la conséquence de faiblesses morales que de convictions partisanes. Dans un peuple, il y a des facteurs de désagrégation individuelle ou collective beaucoup plus graves que certaines opinions politiques, même si ces facteurs sont moins apparents. Pour en revenir à notre Finlande attaquée par les Russes, je pense que nous pouvons faire entièrement confiance au pasteur Jean-Georges-Henri Hoffmann, déjà cité tout à l'heure, quand il écrit:

« J'ai vu des soldats dans leur caserne, j'ai mangé la soupe avec eux; j'ai vu des ouvriers à l'atelier, je les ai suivis à leur foyer et j'ai entendu ces hommes parler de leur pays. C'étaient des « prolétaires » semblables à tant d'autres, c'étaient de ces hommes aux idées politiques très marquées: certains d'entre eux ne cachaient pas avoir, il y a vingt-cinq ans, pris parti pour la révolution contre le gouvernement « bourgeois » et à la guerre civile. Chez ces hommes, pourtant, pas une dissonance, mais une pensée, une seule: résister! »

La cause semble donc entendue: les profondes divisions des Finlandais comme l'importance prise chez eux par l'extrême gauche ne semblent pas avoir entamé leur volonté de résistance au moment de la guerre. Elles avaient en revanche entravé sérieusement leur préparation militaire en concentrant abusivement les esprits sur certains problèmes intérieurs

¹ Les 17 et 18 mars 1945 eurent lieu les premières élections depuis 1939. Les 200 sièges du Parlement se répartirent ainsi:

Union démocratique populaire (extrême gauche)	49
Socialistes	50
Agrariens	48
Autres partis	53

comme sur les préoccupations électorales, et cela durant de longues années. Et l'on est estomaqué de constater le degré d'inconscience auquel en étaient arrivés des gens détenant pourtant les rênes du pouvoir quand il s'agissait de mesurer les menaces pesant sur la paix internationale.

Deux anecdotes racontées par le maréchal Mannerheim sont significatives à cet égard.

En 1931, le maréchal Mannerheim n'avait plus eu de fonctions permanentes depuis une douzaine d'années. Bien qu'à l'âge déjà de 64 ans, il fut appelé à prendre la présidence du Conseil de la Défense. Très inquiet de l'impréparation militaire de la Finlande, et en même temps très bien renseigné sur les efforts que l'URSS était en train de faire dans ce domaine, le maréchal Mannerheim se mit aussitôt en demeure d'obtenir des crédits supplémentaires pour la défense nationale.

Il y avait à ce moment-là une personnalité appartenant au parti libéral qui était déjà très influente. C'était M. Risto Ryti, qui devait devenir par la suite chef du gouvernement finlandais durant la Guerre d'hiver, puis président de la République. M. Ryti, qui était alors député et gouverneur de la Banque de Finlande, proposait, lui, de réduire de 40 % le crédit des fournitures militaires pour 1932.

Le maréchal Mannerheim alla le trouver et il raconte ainsi l'entrevue :

« En songeant au rôle que la politique partisane jouait dans notre pays, je ne m'attendais guère qu'il témoignât d'un intérêt particulier pour le renforcement de la défense nationale. En lui exposant mes vues sur ce sujet, je pus cependant constater qu'il me suivait avec attention, sans présenter d'objection ni demander de renseignements complémentaires. Au moment où j'allais prendre congé après avoir épousé mes arguments, M. Ryti m'accompagna jusque à la porte et me dit : « Mais à quoi bon ces grands crédits pour l'armée, puisqu'il n'y aura pas de guerre ? »¹

La seconde anecdote a rapport aux grandes manœuvres de l'armée finlandaise en août 1939. Le maréchal Mannerheim les termina par un appel à la vigilance.

« Mais le lendemain — peut-on lire sous la plume du maréchal — dans un discours, M. Cajander, président du Conseil, félicita l'armée de n'avoir pas été munie ces dernières années d'un matériel qui aurait été destiné à se rouiller et à se démoder ! »²

¹ Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, p. 163.

² Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, pp. 197-198.

Le résultat de cette politique d'imprévoyance fut tel que le maréchal Mannerheim lui-même proposa au gouvernement finlandais de céder à une partie des demandes soviétiques en automne 1939. Selon lui, il fallait gagner du temps pour renforcer les forces militaires finlandaises, nettement au-dessous du minimum admissible. Puis, rencontrant toujours de la résistance de la part des hommes politiques et notamment du président de la République, il offrit sa démission quelques jours seulement avant l'agression russe, « ne pouvant plus, selon ses propres termes, assumer la responsabilité d'une défense nationale négligée »¹. C'est cette agression qui empêcha la démission de Mannerheim de devenir effective.

Les lacunes étaient graves sur le plan de l'instruction et du recrutement, rendus insuffisants du fait des économies constantes imposées par le pouvoir civil. Mais elles l'étaient surtout sur le plan de l'équipement.

Une comparaison entre l'armement des divisions suisse, finlandaise et russe de 1939 est significative à cet égard (nous utilisons, dans le tableau ci-après, la terminologie suisse de l'époque)²:

<i>Armes</i>	Division suisse	Division finlandaise	Division russe
Pistolets mitrailleurs	—	250	—
Fusils mitrailleurs	378	250	419
Mitrailleuses	144	116	238
Fusils lance-grenades	—	—	261
Lance-mines	36	18	30
Canons d'infanterie	30	(18) ¹	48
Pièces d'artillerie de campagne .	36	24	38
Pièces d'artillerie lourde	8	12	40
Chars de combat	—	—	40-50

¹ Non encore distribués au début de la guerre, sauf à quelques bataillons.

Un second tableau, indiquant le nombre théorique d'armes par bataillon, montre qu'à part les fameux PM finlandais que nous ne devions acquérir que dans le courant de la seconde guerre mondiale, l'armement de nos amis du Nord était en gros deux fois inférieur au nôtre. Les calculs

¹ Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, p. 211.

² Voir notamment à ce propos: Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, p. 221 et *Rapport du Chef de l'Etat-major général de l'Armée (suisse) sur le service actif 1939-1945*.

ont été établis en tenant compte du fait que la division finlandaise comptait 12 bataillons en 1939, la division suisse 9.

Nombre théorique d'armes par bataillon

Armes	Bat. suisse	Bat. finlandais
Fusils mitrailleurs	42	env. 21
Mitrailleuses	16	env. 10
Lance-mines	4	1,5
Canons d'infanterie	env. 3,3	(1,5)
Pièces d'artillerie de campagne	4	2
Pièces d'artillerie lourde	env. 1 ¹	1

¹ En ne tenant compte que de l'artillerie divisionnaire (une bonne partie de nos formations d'artillerie lourde n'était pas incorporée dans nos divisions, ce qui ne semble pas avoir été le cas chez les Finlandais).

Un rapport numérique analogue peut être fait à propos des forces aériennes. Au moment de leurs mobilisations générales de 1939, la Finlande possédait 96 appareils militaires, et la Suisse 207. Encore faudrait-il comparer la qualité des appareils, qui étaient démodés pour une grande part dans les deux armées!

A part les cartouches, les stocks de munition, comme les stocks d'essence, ne pouvaient couvrir un mois de guerre, selon les calculs de l'état-major finlandais. Manquaient aussi le matériel de transmission, les barbelés, les mines anti-chars. Au début de l'automne, la défense anti-aérienne et anti-chars était presque inexistante. Malgré les longues semaines de négociations finno-soviétiques qui précédèrent la rupture et durant lesquelles l'armée finlandaise eut largement le temps d'opérer sa mobilisation et ses concentrations, on ne put armer et équiper que les deux tiers environ des 15 divisions prévues sur le papier.

Quant à la fameuse « ligne Mannerheim », écoutons ce qu'en dit Mannerheim lui-même :

« ... Les Russes lancèrent déjà pendant la guerre de position le mythe de la « ligne Mannerheim ». Ils racontèrent que notre défense de l'isthme de Carélie reposait sur une barrière de béton armé, d'une force exceptionnelle ... C'est pourquoi la percée russe fut qualifiée « d'exploit sans pareil dans l'histoire des guerres », pour citer une déclaration soviétique officielle! Tout cela n'était que du bluff, la situation était tout autre ... Sur une ligne défensive d'environ

140 km existaient 66 fortins bétonnés dont 44, élevés peu après 1920, étaient vieillis, souvent mal placés et mal construits. Les autres étaient modernes, mais trop faibles pour résister à l'artillerie lourde. Les obstacles de barbelés et les barrages antichars avaient bien peu de valeur. Le temps n'avait pas permis de construire en profondeur, et la première ligne concordait essentiellement avec la position principale¹. »

En bref, une préparation nettement insuffisante, et, je crois pouvoir le dire, nettement inférieure à celle de l'armée suisse de la même époque, pourtant insuffisamment prête elle aussi. Une dizaine d'années plus tard, Mannerheim donnera sa conviction profonde dans cette simple phrase :

« Nous aurions pu, avec des sacrifices économiques tout à fait supportables, placer l'URSS devant la perspective d'une guerre difficile et longue que Moscou aurait jugé bon d'éviter². »

Mais si la Finlande n'était pas prête militairement, elle bénéficiait en revanche, de la part de sa puissante voisine, de tous les traités, engagements, déclarations possibles lui garantissant indépendance, intégrité, paix et respect. De ce côté-là, la Finlande était véritablement cuirassée. Reconnue déjà le 4 janvier 1918, l'indépendance de la Finlande l'était à nouveau en 1920 par le Traité de Tartu. Puis c'est en 1932 le traité de non-agression et de garantie mutuelle de l'inviolabilité des frontières qui, à la suite d'un nouvel accord en 1934 entre la Finlande et l'URSS, ne pourra être dénoncé par aucune des deux parties avant 1945! « Les Hautes Parties contractantes [y] déclarent qu'elles s'efforceront toujours de résoudre dans un esprit de justice tous les litiges, de quelque nature ou origine qu'ils soient, qui viendraient à s'élever entre Elles, et qu'Elles auront recours, aux fins de leur règlement, exclusivement aux moyens pacifiques³ ». Toute une procédure de conciliation est prévue dans le détail pour le cas où un différend viendrait à s'élever. L'URSS et la Finlande étaient également parties à d'autres traités plus généraux conclus en 1928 et 1933 et qui excluaient tout recours à la force. Bref, les deux Etats ne perdaient aucune occasion « de se donner de part et d'autre une nouvelle preuve de l'immuabilité et de la solidité des relations pacifiques et amicales heureusement établies entre eux⁴ ».

¹ Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, pp. 272 et 222.

² Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, p. 275.

³ Article 5 du traité de 1932.

⁴ Protocole concernant la prorogation du traité de non-agression et de règlement pacifique des conflits du 21.1.32 entre la Finlande et l'URSS, signé à Moscou le 7.4.34.

Il était également prévu de la façon la plus claire et la plus nette que « aucune considération d'ordre politique, militaire, économique ou autre ne pourra servir d'excuse ou de justification à l'agression... »¹. Enfin, le 17 septembre 1939, au moment de l'intervention soviétique en Pologne, M. Molotov assurait la Finlande que l'URSS observerait « une politique de neutralité dans les relations soviéto-finlandaises ».

Trois semaines après, le 5 octobre, la Finlande fut invitée à envoyer à Moscou un plénipotentiaire pour « discuter certaines questions politiques concrètes ». On sait la suite.

Ainsi, au moment où l'URSS attaque la Finlande, elle vient de lui donner six fois en moins de 20 ans la garantie que la Finlande n'a rien à craindre de l'URSS². Elle l'a fait parfois en des termes particulièrement nets et solennels, et la dernière de ces garanties ne précède l'invasion que de quelques semaines.

Force est bien de constater, pour conclure la première partie de ce

¹ Convention de définition de l'agression, signée à Londres le 3.7.33, article III.

² L'URSS put prétendre, cependant, qu'elle ne commettait aucun acte d'agression envers la Finlande, mais qu'elle se contentait d'apporter « une aide inappréciable au peuple finlandais, afin d'anéantir le foyer belliciste dangereux que le gouvernement criminel des provocateurs de guerre (il s'agit du gouvernement légal d'Helsinki!) avait créé en Finlande ». En effet, les Russes avaient trouvé quelques misérables pour constituer un soi-disant « gouvernement populaire de la République démocratique de Finlande », et c'était à la requête de ce « gouvernement » qu'ils intervenaient! Voici quelques perles de la longue proclamation initiale du dit « gouvernement populaire de la République démocratique de Finlande » :

« Selon la volonté du peuple qui a été saisi de colère et d'indignation devant la politique criminelle du misérable gouvernement Calanjer-Erkko-Tanner (il s'agit des principaux ministres du gouvernement légal), un nouveau gouvernement s'est constitué aujourd'hui en Finlande orientale. Ce gouvernement populaire intérimaire appelle tout le peuple finlandais à une lutte décisive qui brisera la terreur des bouchers et des provocateurs de guerre... Après avoir vendu l'indépendance du pays, les maîtres ploutocrates de la Finlande ont continué à tramer, avec toutes sortes d'ennemis impérialistes des peuples finlandais et soviétique, des plans belliqueux provocateurs et antisoviétiques, et finalement ils ont jeté notre pays dans une guerre destructrice contre l'URSS, la plus grande amie du peuple finlandais... Pour l'URSS, qui jamais n'a menacé, ni inquiété la Finlande, qui a toujours respecté son indépendance et durant deux décennies a toléré la basse provocation belliciste des aventuriers de la Finlande blanche, il est maintenant nécessaire, avec l'aide de l'Armée rouge, de mettre fin au danger qui menace sa sécurité. Ce but est en pleine harmonie avec les intérêts vitaux de notre peuple. C'est pourquoi les couches profondes du peuple finlandais accueillent avec un puissant enthousiasme la valeureuse Armée rouge invincible et la saluent dans la conviction qu'elle ne vient pas en Finlande en conquérante, mais en amie et en libératrice de notre peuple... Debout pour la lutte, vous tous qui songez avec amour à l'avenir de la Patrie! Victoire pour la grande cause des ouvriers, des paysans et des travailleurs intellectuels de Finlande! En avant vers la victoire, sous les drapeaux de la République démocratique finlandaise libre et indépendante! »

Le malheur pour ces dévots de la cause soviétique, c'est que l'URSS, à la suite de la vigoureuse résistance finlandaise, ne traita qu'avec les « bourreaux » et les « bouchers » d'Helsinki et laissa tomber le « gouvernement populaire de la République démocratique de Finlande » comme une vieille chaussette. Voir notamment *La Finlande au miroir*, pp. 106 et 114, Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, pp. 216-219, Contre-amiral PELTIER, *La Finlande dans la tourmente*, pp. 44 et 154.

travail, que les garanties données par l'URSS à la Finlande ont eu comme seul résultat concret d'endormir la vigilance de celle-ci et de l'amener à ne pas prendre assez au sérieux sa sécurité militaire. Peut-être est-il bon, à notre époque où beaucoup de traités sont conclus et beaucoup d'engagements pris, de ne pas l'oublier!

Qu'on me permette encore, sinon de me faire l'avocat du diable, du moins de tenter d'expliquer les raisons qui ont pu pousser l'URSS à agir comme elle l'a fait envers les Etats baltes et la Finlande. On peut y voir le désir de profiter d'une situation où l'on a momentanément les mains libres pour satisfaire des visées expansionnistes. Sans doute est-ce juste. Mais un autre facteur a joué certainement. L'URSS se rendait compte qu'une guerre entre elle et l'Allemagne éclaterait à plus ou moins longue échéance. L'existence de petits Etats sur la Baltique et aux portes mêmes de Leningrad représentait pour elle un danger objectif du fait que ces Etats étaient insuffisamment forts pour résister efficacement à une éventuelle attaque allemande. Des observateurs qu'on ne peut suspecter de partialité en faveur de l'URSS¹ ont soutenu que l'URSS se serait peut-être épargné les frais d'une attaque contre la Finlande si elle avait été convaincue que la Finlande était à même de se défendre elle-même contre une intervention allemande (débarquement ou invasion à partir d'un Etat scandinave). Seulement la faiblesse des armements finlandais n'encourageait guère les Soviétiques à faire confiance à la défense finlandaise. On en revient, sous un autre angle, à la conviction de Mannerheim: la Finlande aurait pu éviter la guerre en étant mieux armée. On rejoindra en tout cas l'affirmation de bon sens du général von Seeckt: « Le danger de guerre réside surtout dans l'inégalité des forces militaires, qui incite le plus fort à faire valoir ses intérêts politiques vis-à-vis du plus faible par la menace ou l'emploi de la force. »

II

Lorsque, le 30 novembre 1939, l'attaque soviétique se déclenche, comment se présente la situation pour l'agresseur et le défenseur?

Heureusement pour les Finlandais, qui ont eu l'habileté de ne pas répondre d'emblée non à toutes les exigences soviétiques, les négociations ont traîné pendant presque deux mois. L'armée a eu le temps de mobiliser

¹ Voir notamment « La Finlande indépendante » de Heikki ESKELINEN, dans *La Finlande au miroir* (Seghers), p. 104.

progressivement, en quelque sorte « en douceur ». Elle a pu opérer ses concentrations et pousser assez avant les travaux de fortification de campagne et de minage¹. Mais, pour un pays qui ne dépasse guère 3 millions et demi d'habitants, les effectifs sont faibles : 175 000 pour les 9 divisions et les unités indépendantes de l'armée de campagne ; le reste constitue les forces en formation, les dépôts et les troupes territoriales. Au lendemain de l'année de la femme, pourtant, ayons garde d'oublier les 100 000 lottas, les SCF finlandaises !

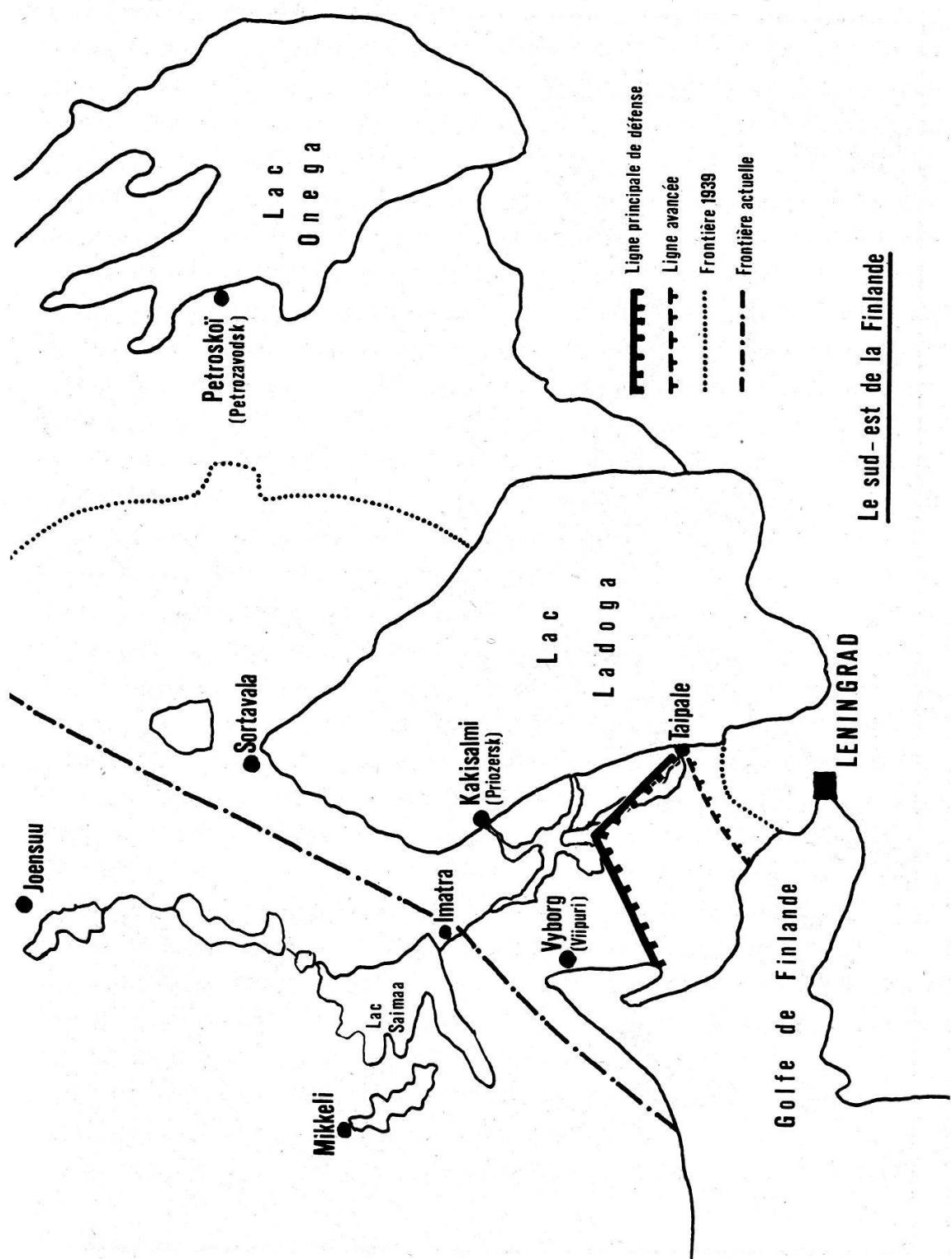
Si population et effectifs militaires sont peu nombreux, le territoire est immense : 387 000 km², près de dix fois la superficie de la Suisse. La frontière commune avec l'URSS est d'environ 1200 km.

Le pays est bas dans l'ensemble, l'altitude ne dépasse jamais 200 m, sauf dans l'extrême Nord. Mais les petites hauteurs y sont fréquentes, les innombrables lacs sont autant d'obstacles naturels, les deux tiers de la Finlande sont couverts de forêts. Le paysage apparaît, dans une bonne partie du territoire, comme un Jura qu'on aurait rendu plat ou légèrement vallonné. L'hiver, les journées sont courtes ; dans le tiers septentrional, la nuit, crépusculaire ou complète, dure 24 heures.

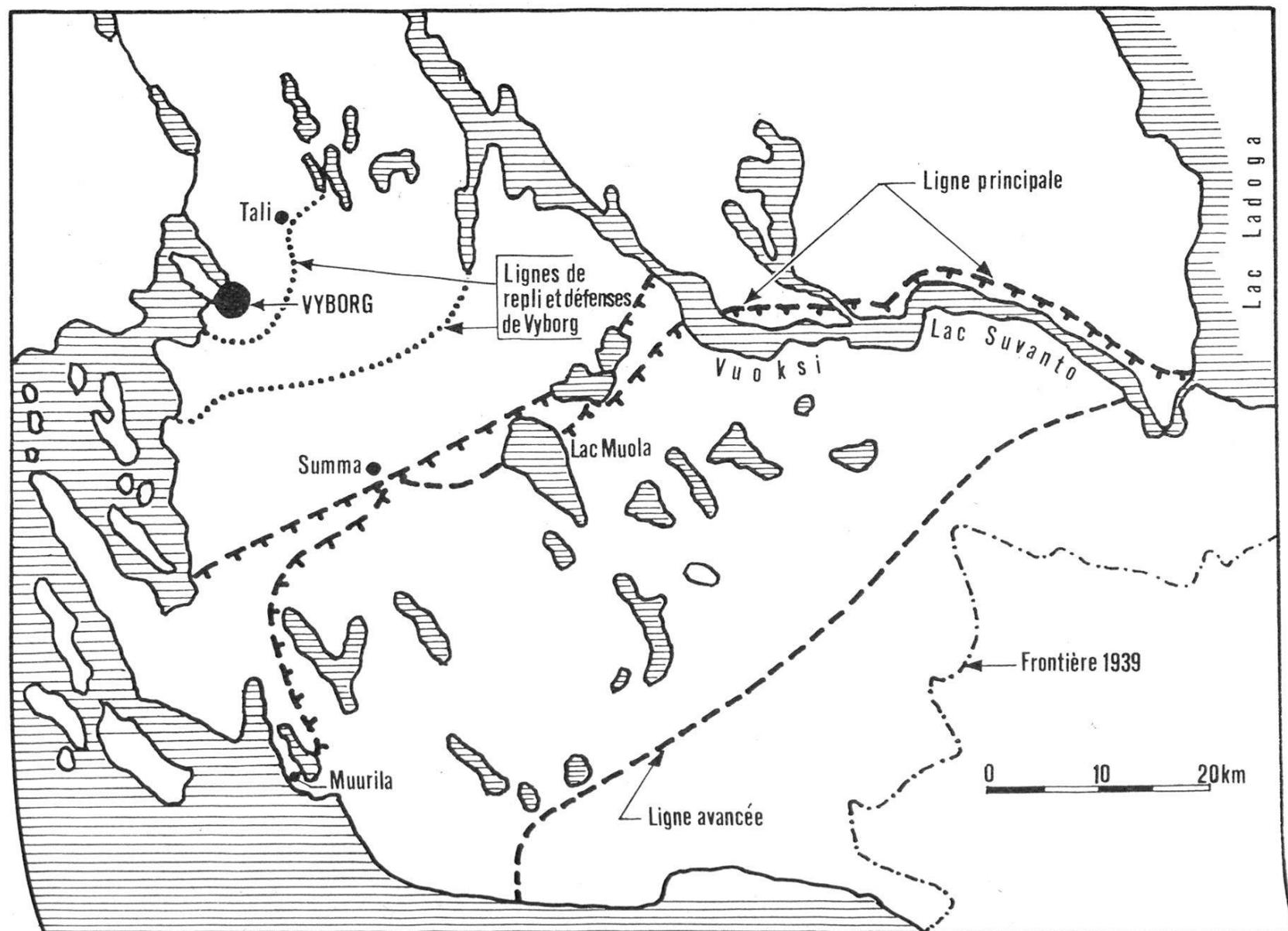
Pourtant, entre le lac Ladoga et le golfe de Finlande se trouve un couloir d'invasion, l'isthme de Carélie, où le gros de l'armée finlandaise, soit 7 divisions, sera concentré. Des conditions, pas fondamentalement différentes de celles que nous pourrions ou aurions pu connaître s'y trouvent réunies : obstacles naturels variés, mais difficultés de créer une défense vraiment en profondeur ; possibilité pour l'agresseur d'amener d'énormes moyens, mais qu'il sera obligé de laisser canaliser. La défense y sera organisée de la façon suivante : en arrière de la frontière, les troupes de couverture, d'un effectif d'environ 13 000 hommes, mèneront, sur une ligne d'environ 80 km et en arrière de cette ligne, un combat retardateur². De 20 à 50 km en arrière de cette ligne était préparée la position principale d'une longueur d'environ 130 km, dont plus de la moitié derrière des lacs : précieux barrages tant qu'ils ne seront pas gelés, ce qui, pour certains d'entre eux, ne devait pas tarder. Entre ces lacs, un terrain inégalement facile à défendre, où l'on relève souvent l'insuffisance des obstacles anti-chars. Selon le maréchal Mannerheim, l'isthme de Carélie

¹ La population civile de nombreuses régions frontières a pu être déjà évacuée (ce qui soit dit en passant, a certainement eu des effets positifs sur le moral de bien des combattants).

² Voir croquis page suivante.



Les défenses finlandaises de l'Isthme de Carélie en 1939



est « particulièrement propice aux mouvements en masse et aux détachements motorisés »¹, et « le terrain, assez peu coupé, ne présente pas d'obstacles aux chars d'assaut »².

Au nord du lac Ladoga, un front d'environ 100 km est tenu par 2 divisions. Ensuite, les quelque 1000 km qui restent jusqu'à l'océan Glacial ne sont couverts que par des compagnies ou des bataillons indépendants.

Enfin, un élément qui nous intéresse moins, mais qui constitua un gros souci pour les Finlandais : la menace maritime. La poussière d'îles au large de la côte méridionale de la Finlande ne pouvaient être laissées complètement sans défense. La possibilité d'une vaste action des moyens soviétiques en surface et sous-marins, les risques de blocus comme de débarquements de troupes derrière les défenses de l'isthme de Carélie devaient être pris très au sérieux. Toute une activité navale se développera aussi sur le lac Ladoga jusqu'au gel de celui-ci.

Disons encore un mot du froid. Il ne sera pas seulement favorable aux défenseurs. Durant les premières semaines de la guerre, il n'y eut presque pas de neige en Finlande du sud, mais le sol durci fut particulièrement propice aux déplacements des véhicules et des blindés de l'envahisseur. Plus tard, on allait pouvoir dire la même chose de la glace de certains lacs, voire de certains bras de mer...

Du côté russe, on lança d'abord contre la Finlande un peu plus de 25 divisions. Mais bientôt, ces forces s'élevèrent à 45 divisions d'infanterie, renforcées par des unités blindées et de grosses quantités d'artillerie : au total près d'un million d'hommes, avec 3000 chars environ, tous modernes. L'armée rouge disposait alors en Europe et en Asie occidentale de 110 divisions, avec 5000 à 6000 chars modernes. Donc si l'on excepte les forces soviétiques d'Extrême-Orient, c'est près de la moitié de l'armée russe qui a été engagée contre la Finlande durant la guerre d'hiver.

Remarque analogue pour l'aviation. A la fin de 1939, on évaluait l'aviation russe en Europe à quelque 5000 appareils. La moitié, soit environ 2500, furent engagés contre la Finlande, mais les pertes furent terribles : l'Etat-major finlandais a fixé les pertes certaines à 872 appareils, auxquels il ajoute une centaine de cas douteux³.

Le nombre contrôlé des chars détruits ou capturés s'est élevé à 1600.

¹ Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, p. 226.

² Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, p. 164.

³ Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, p. 270.

Quant aux pertes en hommes, Molotov a avoué 48 745 morts et 158 863 blessés, mais, dans une longue démonstration, Mannerheim montre que le nombre des morts du côté russe n'a pas dû être inférieur à 200 000¹.

Mon propos n'étant pas de raconter les opérations, je n'en dirai que quelques mots. Elles prirent un caractère assez différent au nord et au sud-ouest du lac Ladoga.

C'est au nord qu'après avoir été très inquiétantes, les offensives russes tournèrent souvent au désastre. Le terrain très boisé, la neige abondante, la maîtrise par les Finlandais du ski et du combat en forêt allaient permettre quelques spectaculaires anéantissements de corps de troupe, voire de divisions entières, qui sont dans toutes les mémoires.

Malheureusement pour les Finlandais, les succès ne seront pas exploités comme ils auraient pu l'être. La situation toujours plus critique dans l'isthme de Carélie obligea en effet le haut commandement à des ponctions de troupes douloureuses dans les secteurs où les Finlandais avaient l'avantage.

Car les conditions dans l'isthme de Carélie, où se porta bientôt l'effort principal de l'attaquant comme du défenseur, étaient loin d'être aussi avantageuses pour les Finlandais. Nous avons vu que le terrain n'y était pas toujours défavorable aux actions motorisées et blindées. Les Russes s'y trouvaient près de leurs bases et les principaux combats se déroulèrent à une centaine de kilomètres seulement de Leningrad.

Au tout début, pour attaquer l'isthme de Carélie, les Russes mirent en première ligne 7 divisions d'infanterie et 6 brigades blindées, soit 140 000 hommes et un millier de chars. D'emblée, des facteurs négatifs jouèrent contre les Finlandais. D'abord le froid, comme nous venons de le voir. Ensuite, l'insuffisance des moyens anti-chars. Sur tous les points où les Finlandais durent reculer, les chars soviétiques avaient joué un rôle décisif. On imagina alors pour la première fois les fameux « cocktails Molotov », on créa en peu de temps des sections spécialisées dans le combat rapproché contre les chars. Mais, bien sûr, rien de tout cela ne put être constitué les tout premiers jours de la guerre, et il en résulta un choc psychologique sévère pour des soldats dont beaucoup n'avaient encore jamais vu un char d'assaut de leur vie.

¹ Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, pp. 267-272. Quant à Khrouchtchev, il est écrasant: « Nous perdîmes, selon moi, un million de vies humaines » (KHROUCHTCHEV, *Souvenirs*, p. 158).

D'autre part, une grave divergence de vues paraît avoir surgi entre le maréchal Mannerheim et son principal lieutenant chargé de la conduite des opérations dans l'Isthme, le général Oesterman. Mannerheim voulait à tout prix qu'en avant de la ligne principale soient menées des opérations particulièrement vigoureuses et agressives. Le général Oesterman semble avoir été surtout soucieux de ramener sur la position principale la force de couverture qui, soit dit en passant, était prise parmi les meilleures troupes finlandaises; comme la position principale était déjà occupée et aménagée, il semble avoir manifesté une réelle réticence à mener le combat retardateur dans l'esprit et selon les directives de Mannerheim. En plus, la nouvelle erronée d'un débarquement soviétique parvint au PC du général Oesterman et eut pour conséquence un ordre de repli qui abrégea la résistance des troupes de couverture.

Malgré tous ces facteurs négatifs, il fallut entre 5 et 10 jours pour que les premières troupes russes parviennent devant la ligne principale, à quelques dizaines de kilomètres au plus de la frontière. Malgré leur petit nombre, malgré les tergiversations de certains de leurs chefs, les Finlandais avaient opéré de nombreuses contre-attaques ou mené des actions de partisans qui avaient déjà fait subir des pertes sévères à l'envahisseur. Très vite aussi, ils avaient pris l'habitude de se replier et de se dissimuler à l'arrivée des chars, puis d'ouvrir le feu quand apparaissait l'infanterie. Ils obligeaient ainsi les chars ennemis à revenir en arrière pour assister leur infanterie ou pour ne pas rester isolés.

Une fois devant la ligne principale, les Russes se livrèrent durant le mois de décembre à une série d'attaques furieuses, appuyées de façon massive par l'artillerie et les chars. Mais des contre-attaques finlandaises permirent de reprendre toutes les positions perdues, et même de porter le combat en avant de la ligne principale. « Les troupes avaient tenu tête à l'ennemi au-delà de mes espérances » devait écrire Mannerheim¹.

Les études soviétiques faites sur cette première phase de la guerre sont fort intéressantes. Elles reconnaissent la grande mobilité, la grande agressivité de la défense finlandaise à tous les échelons, mais surtout aux échelons inférieurs. Elles constatent que les Finlandais agissent systématiquement par petits groupes très actifs, utilisent abondamment le ski et, pour attaquer, choisissent de préférence les moments où les conditions

¹ Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, p. 239.

météorologiques sont les plus mauvaises. Régulièrement, ils s'infiltrent sur les flancs et les arrières des lourdes colonnes de l'armée rouge et tombent sur elles à l'improviste, cependant que des tireurs isolés apparaissent aux endroits les plus imprévus.

L'artillerie fait preuve d'une mobilité du même genre, une batterie pouvant occuper en peu de temps cinq à sept positions de feu. Elle commence son tir à partir d'une position donnée, lâche vingt à vingt-quatre coups, puis se met en place ailleurs, et ainsi de suite. Les feux sur les flancs soviétiques sont exécutés par une batterie, puis par une autre, de sorte que le repérage des tireurs est difficile.

Même souplesse mobile dans la défensive. Devant une préparation d'artillerie, les Finlandais quittent leurs abris et se terrent dans d'autres tranchées dont l'existence est insoupçonnée. Quand le tir d'artillerie est terminé, ils reviennent dans leurs abris, et les assaillants ont la surprise d'être accueillis par l'« ouragan de feu » des armes automatiques. Les fortins sont reliés et se soutiennent mutuellement; il ne suffit pas d'en enlever un, c'est chaque fois une série entière qu'il s'agit de faire tomber. Leur camouflage est excellent, et beaucoup sont postiches, ce qui déroute l'attaque. D'autre part, tous les bons n'ouvrent pas le feu au moment de l'assaut de leurs adversaires, et quelques-uns ne peuvent être ainsi repérés que lors du deuxième ou du troisième assaut¹.

Telles étaient quelques-unes des amères leçons que les Russes commençaient à tirer de leurs premières semaines de guerre quand Timochenko prit le commandement des troupes soviétiques de l'isthme de Carélie. Dès lors, le redressement va être rapide. Tandis que le mois de janvier se passe à attaquer continuellement les Finlandais dans l'intention, semble-t-il, de les épuiser — car on connaît les difficultés qu'il y a à ce qu'ils soient relevés — les troupes de l'arrière s'entraînent méthodiquement. On analyse les fautes commises, on étudie à fond le comportement des Finlandais. Pour l'activité aérienne, on donne la priorité au renseignement, on effectue des masses de photos du système défensif de l'ennemi. Pour les équipages des chars, on reprend à zéro certains aspects de leur formation, on exerce la collaboration entre les armes, on reproduit en maquettes « grandeur nature » des fortins finlandais, on apprend à n'être pas victimes de la forêt ou du champ de mines, on essaie de former des skieurs, on s'initie au bon usage des surfaces gelées.

¹ Contre-amiral PELTIER, *La Finlande dans la tourmente*, pp. 121-122.

Enfin, en février, c'est la grande offensive avec des troupes fraîches et bien entraînées contre des Finlandais à bout de fatigue. La ligne principale est percée, mais on est stupéfié de voir avec quelle vigueur sont menées des contre-attaques qui freinent considérablement l'assaillant, avec quelle aisance aussi la plupart des unités finlandaises réussissent à décrocher et à s'installer sur de nouvelles positions.

Et rien n'est encore joué définitivement quand intervient le « cessez-le-feu » après 105 jours de guerre. Les derniers combats marquent même un échec assez général des ultimes attaques soviétiques¹.

Visiblement, la Finlande a prouvé qu'elle n'était pas mûre pour devenir une république soviétique. On préfère lui laisser son indépendance et lui imposer une paix dure sans doute, mais où on se contentera de l'annexion de la plupart des territoires où avaient eu lieu les combats².

Un mois après la fin de la guerre entre l'URSS et la Finlande, un nouvel événement allait compliquer la situation de la Finlande: l'invasion de la Norvège par les Allemands, en avril 40. Le jugement porté par le maréchal Mannerheim sur cette opération mérite d'être cité:

« C'est avec une profonde sympathie que la Finlande suivit la lutte inégale de la Norvège dans des conditions défavorables qui résultaient de la négligence presque complète où on avait laissé la défense nationale. Et pourtant, il aurait suffi de bien peu de chose pour défendre avec succès un pays que la nature a créé pour être une forteresse. Une mobilisation générale permettait de disposer de quelque 100 000 hommes, force suffisante en elle-même pour accomplir sa tâche. Mais deux classes d'âge seulement avaient achevé une école de recrues complète de 84 jours, tandis que la formation des autres se bornait à 48 ou 72 jours. Depuis des années, on avait renoncé aux périodes (cours de répétition), et depuis 1933, il n'y avait plus eu d'exercices en campagne (manœuvres). »³

En Finlande, en revanche, on ne refusait plus rien à l'armée. Le Parlement vota tous les crédits qu'on lui demanda, l'effectif de l'armée active fut doublé, on se mit à fortifier à tour de bras! Il aurait été préférable qu'on le fasse plus tôt!

¹ Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, p. 259.

² Rappelons, comme nous l'avons dit plus haut, que la Finlande a dû céder environ le 10% de son territoire à la Russie, mais que la population des régions annexées a pu être accueillie en Finlande, laquelle a conservé son indépendance, contrairement à la Lituanie, à l'Estonie, et à la Lettonie qui n'avaient pas résisté.

³ Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, pp. 301-302.

III

Une seconde fois, en 1941, la Finlande allait être entraînée dans la guerre¹ aux côtés des Allemands qu'elle serait contrainte ensuite de chasser de son territoire. Les Finlandais reconquirent d'abord ce qui leur avait été arraché en 1940 et occupèrent la Carélie orientale, pays finnois mais appartenant à l'URSS. Ils refusèrent cependant de s'associer aux Allemands pour d'autres opérations ; notamment, ils n'entreprirent rien contre Leningrad. Finalement, la défaite de l'Allemagne entraîna une demande de paix des Finlandais, que les Russes obligèrent à se retourner contre les Allemands. Comme en 1940, les Russes ne purent remporter un succès vraiment décisif sur l'armée finlandaise. Mais la Finlande dut abandonner les territoires qu'elle avait reconquis, ainsi que Petsamo ; elle dut s'engager d'autre part à payer en marchandises une très lourde indemnité à l'URSS, et accepter de dures conditions politiques².

Cette seconde guerre mériterait à elle seule une longue étude. Nous n'en retiendrons que deux aspects, qui n'ont d'ailleurs guère de rapport apparent l'un avec l'autre, si ce n'est de nous donner l'un et l'autre d'utiles leçons de réalisme et même d'optimisme.

Nous nous pencherons d'abord sur quelques épisodes de la vie du combattant vue à travers un « roman » qui est en fait le récit d'une expérience vécue, et que son auteur, Väinö Linna, a intitulé : *Soldats inconnus*. Nous y voyons des soldats finlandais correspondant assez bien à ce qu'on peut imaginer de militaires qui ne sont pas des guerriers par vocation et qui, de plus, sont depuis trop longtemps sous les armes. Irrégulièrement disciplinés, fréquemment relâchés, allergiques au formalisme, préoccupés davantage de l'amélioration de leur ordinaire que de grandes actions d'éclat, parfois mauvaises têtes, n'acceptant leurs officiers que de manière

¹ Sur la période séparant les deux guerres et sur l'impossibilité où la Finlande s'est trouvée de rester neutre quand a éclaté le conflit germano-russe de 1941, voir le bel ouvrage de Heikki JALANTI : *La Finlande dans l'eau germano-soviétique*.

² C'est ainsi que les vainqueurs imposèrent une loi d'exception avec effet rétroactif pour condamner les présumés coupables de la guerre. Le très libéral et trop pacifique Risto Ryti, ancien président de la République, fut condamné à 10 ans de travaux forcés, et le vieux lion socialiste Tanner, ancien ministre des affaires étrangères, à cinq ans et demi de prison. Mais les Finlandais s'arrangèrent pour que ces peines ne soient effectuées que partiellement.

Surveillé de près par une commission de contrôle soviétique, le gouvernement finlandais dut accueillir en son sein des ministres communistes, dont l'un prit le ministère-clé de l'Intérieur. Ces derniers se livrèrent à des excès qui n'étonnent guère de leur part (par exemple livraison illégale de réfugiés politiques à l'URSS), mais il faut leur rendre la justice que, dans l'ensemble, ils se comportèrent davantage en Finlandais qu'en communistes (voir notamment Contre-amiral PELTIER, *La Finlande dans la tourmente*, pp. 278-285).

assez sélective, courageux souvent par bravade et par rogne contre certains d'entre eux plus que par sentiments élevés.

Le premier épisode se situe au moment où l'armée finlandaise vient de s'emparer de Petroskoï (ou Petrozavodsk), capitale finnoise de la Carélie soviétique, au bord du lac Onega¹.

Le bataillon auquel appartient l'auteur reçoit l'ordre de s'y rendre d'urgence comme troupe d'occupation, car les éléments finlandais qui s'y trouvent déjà, ayant découvert une grande cuve d'eau-de-vie laissée là peut-être à dessein par les Russes qui ont évacué la localité, ont pris une cuite soignée et, en pleine goguette, mettent la ville au pillage.

Les soldats de la première compagnie du bataillon doivent souvent s'abriter pour ne pas recevoir les balles de leurs camarades ivres et excités qui tirent au petit bonheur dans les rues.

« Au détour d'une rue, ils rencontraient un groupe formé d'un capitaine et de trois soldats. Deux des hommes traînaient par les bras le capitaine tout flasque et le troisième les précédait en jouant de la mandoline...

Le capitaine balança la tête et se mit à chanter à tue-tête:

— Nous regardons notre destin en face, et nous barrons la route à l'ennemi! Marchons jusqu'à ce que notre patrie soit libre, et dressons-lui un rempart de nos corps... Ohé, les gars, quelle équipe?

Le capitaine avait avisé la tête du bataillon qui venait à sa rencontre, et il se mit à beugler:

— Soyez les bienvenus à l'Armée du Salut. Ohé! quelle troupe êtes-vous? Annoncez-vous...

Lammio (premier-lieutenant commandant la compagnie de tête) ordonna à ceux qui accompagnaient le capitaine de faire disparaître celui-ci de sa vue, mais il se fit contrer avec insolence:

— Débarrasse-nous toi-même de ta présence! Nous, on est aux ordres d'un capitaine, et les premiers-lieutenants, ils ont pas à l'ouvrir.

Il était manifeste que les hommes profitaient de leur fraternité d'ivrognes avec le capitaine pour montrer une effronterie de laquais, et Lammio était impuissant, car il ne pouvait pourtant pas arrêter le capitaine »².

Plus loin, une femme d'âge pourtant canonique est serrée de près par un autre pochard, hirsute et débraillé: « Et Mannerheim a dit : maintenant, allons-y... entre les yeux nous viserons les Russes! ». Petroskoï s'enveloppait de sa première nuit comme ville finlandaise.

¹ Voir croquis ci-dessus: le sud-est de la Finlande.

² *Soldats inconnus*, pp. 254-256.

Les délices de Capoue ne profitent guère non plus (ou plutôt ils profitent trop bien) au nouveau bataillon d'occupation, et les essais de reprise en main se révèlent terriblement ingrats. Le bruit a couru que l'on demeurerait longtemps dans cette ville, et ce bruit est considéré comme une promesse ferme venant de haut lieu. Aussi, quand ils apprennent qu'il va falloir brusquement repartir pour la zone des opérations, on est à deux doigts d'une mutinerie. Les hommes sont d'autant plus furieux qu'ils détestent leur commandant, le premier-lieutenant Lammio, un officier d'active plein de morgue, alors qu'ils auraient voulu voir à la tête de leur compagnie un chef de section officier de réserve, fils d'un ancien garde rouge de 1918, le premier-lieutenant Koskela.

« Vers trois heures du matin, la compagnie fut alarmée. En se réveillant, les hommes virent les officiers circuler tout harnachés dans les couloirs et ils devinèrent immédiatement de quoi il s'agissait.

— La compagnie se prépare au départ. Les camions seront là dans une heure.

Il s'ensuivit un beau concert de jurons, de grognements et de murmures.

— On part pas.

Lammio fit semblant de ne pas entendre...

— Activez, activez! Nous n'avons qu'une heure devant nous.

— On part pas.

Cette fois, il ne fut plus possible à Lammio d'ignorer ce qui se passait.

— Qui parle là-bas?

— On part pas.

De tous côtés montaient des murmures. »

Tandis que Lammio, se rabattant sur les sous-officiers, obtient péniblement d'eux qu'ils se mettent en mouvement, les hommes continuent à faire le mur.

« Le temps passait et Lammio commença à s'échauffer:

— Je le dis pour la dernière fois: préparez-vous! Celui qui n'obéira pas, qu'il se souvienne que la peine maximale prévue pour un tel cas est la peine de mort.

« Qu'est-ce que ça peut foutre! Nos balles, elles font pas plus mal que celles des Russes! Vous gênez pas! » — « Préparez donc les cercueils » — « En tout cas, on partira pas avant qu'on nous ait donné un autre commandant de compagnie » — « Koskela comme commandant de compagnie, et alors on partira. »

...

Pendant tout ce temps, Koskela s'était tenu à l'écart, sans intervenir. A ce moment-là, il s'avança devant sa propre section. Calmement, comme s'il ne s'était rien passé, il dit:

— Y aurait peut-être lieu de commencer à se grouiller. Naturellement, les camions vont s'amener à la bourre, comme toujours, mais quand même. Ne prenez pas trop de trucs inutiles avec vous. Ce serait évidemment au poil d'avoir les instruments (de musique), mais je crois qu'on trouvera le moyen de les embarquer d'une façon ou d'une autre.

Les hommes de la troisième section se mirent à faire leur paquetage en silence. Personne ne disait mot. Ce lieutenant qui se tenait au milieu de la pièce était comme une force massive et paralysante qui enlevait toute envie de rouspéter. Et le plus curieux était que, malgré cela, les hommes sentaient que Koskela était de leur côté. Qu'il les forçât à obéir par le poids de sa personnalité n'engendrait aucune animosité à son endroit. Il semblait si simple et si naturel de partir une fois que Koskela l'avait ordonné...

Quelque chose chiffonnait pourtant les hommes de la troisième section. Il leur semblait un peu désagréable que la résistance commençât à se désagréger par eux. Mais il ne vint à l'esprit de personne de s'opposer à Koskela. Et, de proche en proche, toute la compagnie se prépara...

(Quant à Koskela), il craignait seulement que Lammio n'ouvrît encore la bouche, car cela aurait pu donner une nouvelle tournure aux choses. Mais heureusement Lammio se tint coi. »¹

Le récit de Väinö Linna fourmille de scènes concrètes de ce genre. C'est le premier contact avec le feu, ou le combat rapproché contre le char russe. Ce sont les personnalités qui s'imposent et doublent les hiérarchies officielles. C'est la perplexité du petit lieutenant qui n'a reçu qu'une formation théorique et qui se trouve brusquement à la tête de vieux baroudeurs. C'est l'apparent gouailleur soudain enthousiasmé par un mot bien à propos d'un colonel se trouvant au bon endroit au bon moment, mais aussi un autre officier supérieur perdant ses nerfs et tirant sur des gens qui n'obéissent plus. C'est la discipline toujours précaire et jamais assurée, la perpétuelle effronterie de têtes brûlées dont le courage est irremplaçable. C'est l'ambiance, en plus tendu ou en plus désagrégé, de certains jours de manœuvres particulièrement « fastes ». Mais c'est aussi la pudeur des sentiments profonds, qu'on ne laisse transparaître que rarement, mais qui affleurent en certaines circonstances. Ainsi, chez ce jeune sous-officier au moment où, du fait d'une importante offensive soviétique, le corps auquel il appartient doit être ramené précipitamment à l'intérieur de la Finlande :

« Hietanen n'exhortait jamais personne. Il jetait sa mitraillette sur l'épaule et partait, et alors les autres suivaient. Autrement, il semblait vieillir à vue d'œil.

¹ *Soldats inconnus*, pp. 278-281.

Peut-être la transformation était-elle plus spécialement perceptible chez lui parce qu'on lui avait connu naguère une pétulance et un entrain irrésistibles. En même temps que son caractère s'assombrissait, sa bravoure semblait croître; il s'y mêlait à présent comme un défi. La façon dont il réagissait, lorsque quelqu'un se mettait à manifester pour des raisons politiques quelque satisfaction mauvaise à propos de la défaite, permettait d'en déceler la cause. Chaque fois, il disait d'un ton bref mais menaçant:

— Ferme-la!

Ce n'était pas là le supérieur qui veut sauvegarder le moral. Non, c'était un homme qui découvrait, le moment de la défaite venu, que son patriotisme jusque-là si flottant commandait finalement à toute son attitude devant la vie et que sa défaite le bouleversait jusqu'au plus profond de lui. L'homme en lui avait laissé l'enfant jouir de la vie en toute insouciance tant qu'avaient duré les succès, mais il revenait en scène dès les premiers revers et prenait sa part du fardeau sur les épaules¹. »

En gros, ces jeunes hommes qui apparaissent tout au long de ces pages, ils ne sont pas si différents de ce que nous aurions pu être...

Et c'est avec leurs points forts et leurs faiblesses qu'ils vont aborder la plus terrible épreuve militaire peut-être de toute la guerre, cette énorme offensive russe qui, du 9 juin au 20 juillet 1944, accumulera des moyens immenses pour écraser la Finlande. Ce Verdun finlandais est injustement méconnu: c'est pourquoi ce sera le second aspect que nous retiendrons de la « Guerre de continuation » (c'est le nom officiel donné à cette seconde guerre soviéto-finlandaise qui dura de 1941 à 1944).

De diverses sources, diplomatiques ou autres, les Finlandais avaient acquis la conviction que, cette fois, les Soviétiques étaient décidés à en finir avec la Finlande et à l'occuper². Pour des raisons encore difficilement compréhensibles aujourd'hui, les Russes dégarnirent leur front au sud de Leningrad, permettant ainsi aux forces allemandes des pays baltes d'échapper à une catastrophe; ils amoindrirent leur pression contre les Allemands au moment même du débarquement allié en Normandie et renforçèrent les troupes soviétiques déjà engagées contre les Finlandais avec quelque 30 divisions, 2000 chars, sans compter une nombreuse artillerie³. Jamais une telle masse de moyens n'avaient été concentrés contre la Finlande. Au moment le plus chaud de l'action, les Russes engagèrent dans leur principal secteur d'attaque de 300 à 400 bouches à

¹ *Soldats inconnus*, p. 404.

² Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, p. 397 ss.

³ Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, p. 398 et Contre-amiral PELTIER, *La Finlande dans la tourmente*, p. 263.

feu au kilomètre, alors que la densité de l'artillerie dans les combats autour de Stalingrad avait été de 200 pièces au kilomètre. Près de 1000 appareils se joignirent aux canons, si bien que le vacarme du bombardement était perçu à plus de 250 kilomètres¹. Les Finlandais, dont les effectifs défendant l'isthme de Carélie ne représentaient guère que la moitié de ce qu'ils avaient été pendant la Guerre d'hiver², ne purent empêcher une percée, ils perdirent Viipuri (Viborg), mais la progression soviétique s'arrêta devant de nouvelles défenses qui, elles, ne furent pas forcées jusqu'à la fin des opérations. Une nouvelle fois, la Finlande réussissait à éviter l'occupation de son territoire et à conserver une indépendance au moins relative.

* * *

Il est bien rare qu'on doive subir une catastrophe que l'on est vraiment déterminé à affronter. Les Finlandais n'ont pas su regarder en face et avec une lucidité suffisante le danger de guerre qui les menaçait: ils l'ont payé très cher. Mais ils se sont montrés décidés jusqu'au bout à ne pas se laisser abattre par leur puissant voisin. Celui-ci ne les a pas absorbés.

Il est une autre leçon qui ne devrait pas être perdue: le danger que font courir à leur cause une certaine catégorie de patriotes plus zélés qu'éclairés. Dans un régime pluraliste, il y a des hésitations légitimes et des soupapes nécessaires; passer son temps à distribuer les malédictions et à créer des parias, c'est aggraver la division des esprits et travailler à l'affaiblissement d'une nation. Ce n'est pas ainsi qu'on œuvre en profondeur, sinon contre soi-même. Et ce sont bien ceux qui ont l'esprit comme le cœur assez larges pour franchir les fossés, comprendre les opposants, ouvrir de vrais dialogues, ce sont bien eux qui redonnent une conviction à une communauté nationale et finalement sauvent un pays.

Il y a une dernière leçon. Celle qui concerne la facilité avec laquelle les puissants de ce monde peuvent prendre les engagements les plus solennels et la légèreté du poids qui pèse sur leur conscience quand ces engagements sont violés. Hélas! à ceux qui bafouent le droit et les traités, il vaut mieux que les Etats loyaux et pacifiques puissent opposer des arguments plus substantiels que les protestations indignées.

Toutes ces leçons restent d'une singulière actualité.

E. A.

¹ Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, p. 384.

² Contre-amiral PELTIER, *La Finlande dans la tourmente*, p. 259.

BIBLIOGRAPHIE

Maréchal MANNERHEIM, *Mémoires*, 1950, trad. Jean-Louis Perret, Hachette 1952.
Ouvrage fondamental.

Väinö LINNA, *Soldats inconnus*, trad. Claude Sylvian, Laffont 1956.

Contre-amiral PELTIER, *La Fihlande dans la tourmente*, éditions France-Empire, 1966. Chargé de mission en Finlande, Peltier a écrit un ouvrage de lecture agréable et précieux par la multiplicité des sources (y compris les sources soviétiques). Peut être obtenu à la Bibliothèque militaire fédérale.

Jean-Louis PERRET, *La Finlande en guerre*, Payot 1940. Ouvrage précieux, clair et bien documenté surtout pour les années précédant 1939.

Pasteur Jean-Georges-Henri HOFFMANN, *La Finlande fidèle à son âme*, éd. Semeur vaudois, Lausanne, 1944.

Colonel Henry VALLOTTON, *Finlande 1940*, Payot 1940.

Henri DANJOU, *Héroïque Finlande*, Plon 1940.

Ces trois ouvrages sont de simples témoignages fondés sur des voyages en Finlande durant la guerre. On peut y ajouter quelques chapitres du *Kaputt* de Malaparte, publié en 1944.

Quelques ouvrages plus généraux donnent certaines indications précises, surtout sur la situation intérieure de la Finlande et sur le contexte historique. Citons:

Jalmari JAAKKOLA (professeur d'histoire à l'Université d'Helsinki), *Précis d'histoire de Finlande*, Payot 1942.

La Finlande hier et aujourd'hui, Seghers 1968.

La Finlande au miroir, Seghers 1973.

Enfin, pour l'histoire diplomatique jusqu'à l'ouverture de la « guerre de continuation », les deux ouvrages capitaux suivants:

Documents sur les relations finno-soviétiques, Publication du ministère des affaires étrangères de Finlande, Helsinki 1940-1941, 2 volumes.

Heikki JALANTI, *La Finlande dans l'étau germano-soviétique*, La Baconnière, 1966.

